RUINES DE BECHILGA

(ANCIENNE ZABI.)

La *Revue africaine*, livraison du mois d'avril 1858, page 324, a donné la copie d'une inscription découverte à Msila ; mais, cette copie laissait tellement à désirer, qu'il ne fut pas possible d'en détacher le sens exact de l'épigraphie.

Une nouvelle communication, qui parut dans la livraison du mois de juin 1859, page 395, ne fournit pas de meilleurs résultats. Le Directeur de la *Revue* s'abstint de la commenter, parce qu'il apprenait que M. Léon Rénier venait de publier et de restituer l'inscription.

Au mois de novembre 1859, pendant un séjour de près d'un mois que je fis à Msila, la curiosité me fit rechercher la pierre devenue célèbre ; il était bien naturel, en effet, que, me trouvant sur les lieux, je désirasse savoir ce que tout Parisien savait peut-être, à cette heure, grâce au *Recueil des Inscriptions de l'Algérie*, recueil tellement rare parmi nous, que l'on pourrait croire qu'il ne nous intéresse pas du tout.

M. Barbet, gardien du caravansérail, me conduisit dans la maison du sieur Toumi ben Safar, homme riche et très connu dans le pays, et détenteur de l'objet que je désirais voir. Là, on m'introduisit dans une pièce au rez-de-chaussée, servant de fenil, située à droite, en entrant et à l'Ouest de la cour.

La pierre est plantée au milieu de cette pièce, en face de la porte, et supporte les traverses sur lesquelles appuie la toiture. Elle mesure 1 m. 97 en longueur et 0 m. 42 en largeur. Bien que placée suivant la direction du jour qui pénètre par la porte, seule ouverture de la salle, et, par conséquent, dans une position assez obscure, l'inscription est néanmoins très lisible dans les parties qui ne sont pas frustes et j'eus la satisfaction de la restituer sans difficulté.

Dans le courant des mois de mars, mai et octobre 1860, j'eus occasion de lui faire de nouvelles visites, elles confirmèrent l'interprétation que j'en avais faite.

Dans les derniers jours du mois de novembre de la même année, je dus à l'obligeance bien connue de M. Cherbonneau, secré-

taire de la Société archéologique de Constantine, communication du Recueil publié par M. Léon Rénier. Sous le n° 3457, je lus l'inscription de Msila et la restitution qui l'accompagne.

Cette restitution est ainsi conçue :

« *Edificata est a fundamentis Muic civitas qua Justiniana Zabi sub temporibus Domini nostri piissimi et invictissimi.* »

Elle se traduit ainsi :

« Sous le règne de notre Seigneur très pieux et très invaincu, » a été construite, depuis les fondations, la ville de Muic, qui fut » Zabi la Justinienne. »

Muic est un nouveau nom à ajouter à ceux de Zabi, Savi, Tavi, d'après Ethicus, et Siulia, selon la tradition recueillie par M. Carrelle.

Expliquée de cette manière, cette épigraphe signifie qu'après l'expulsion des Vandales, Zabi, qu'elle fût ou non encore debout, au moment où les Byzantins occupèrent le pays, prit le nom de Justinienne; qu'elle fut ruinée postérieurement et qu'elle fut rebâtie sous le nom de Muic.

L'histoire ne nous fournit pas assez de détails sur les événements qui se sont passés en Afrique, après la mort de Justinien, pour que nous puissions assigner une date à la destruction et à la réédification auxquelles fait allusion notre inscription, car le nom de l'empereur sous lequel elles eurent lieu n'y est pas mentionné.

Au commencement du règne de Justin II, le préfet du prétoire Thomas, qui

« *vicit consiliis quos nullus vicerat armis,* »

maintint la tranquillité dans le pays et continua l'œuvre de reconstruction qu'avait commencée Justinien, ainsi que l'atteste une inscription trouvée à Tubursicum-Bure; mais, après lui, des soulèvements nombreux eurent lieu, à la suite desquels le chef maure Gasmul acquit une telle puissance qu'il osa tenter l'invasion de la Gaule. Les luttes que les Byzantins soutinrent contre Gasmul coûtèrent la vie aux exarques Théodore, en 568, Théocliste, en 569, et Amabilis, en 570.

Ce ne fut qu'en 577 que l'exarque Gennadius, après avoir tué Gasmul en combat singulier, parvint à réduire ces peuples, qui étaient révoltés depuis dix ans, et à rétablir la tranquillité. Le

silence de l'histoire autorise-t-il à croire que cette tranquillité se continua sous les successeurs de Justin II (1) ?

Nous ne savons à peu près rien de ce qui se passa en Afrique, depuis ce moment jusqu'à l'invasion arabe, et il est impossible de rattacher, avec quelque apparence de certitude, l'inscription de M. Léon Renier à aucune des périodes de paix dont jouit la domination byzantine. L'histoire ne l'explique pas, et, de son côté, elle ne nous révèle aucun fait nouveau qui puisse venir au secours de l'histoire.

Mais ce ne serait pas un motif de repousser l'interprétation du savant archéologue, car l'épigraphie algérienne renferme bien des enseignements qui nous ont échappé jusqu'à ce jour, faute de données suffisantes pour les comprendre.

Tout ce que l'on peut supposer avec quelque vraisemblance, c'est que les Byzantins, après la mort de Justinien, dûrent avoir de faibles racines, même dans la première Mauritanie, et être peu disposés à relever les ruines qui s'y faisaient. Le monument épigraphique de Msila ne dit point le contraire et la dénomination de Muic que l'on en a tirée ne provient que d'une mauvaise lecture, qui a induit M. Léon Rénier en erreur.

Voici l'inscription, telle que je l'ai relevée et contrôlée trois fois :

AEDIFICATAESTAFVNDAMENTISHVICCI
V... OVAIVSTINIANAZABISVBTEM
P ...DOMNINOSTRIP...SIMIETINVICTISS

Les lettres ont 0 m. 08, sont bien gravées et d'une lecture facile, excepté à trois endroits, où la pierre est complètement fruste.

Le premier A du mot AEDIFICATA a été un peu rongé par le temps, mais il est encore visible. La ligne qui joint les deux jambages des A, et qui, ordinairement est droite, prend ici la forme d'un V très ouvert, ce qui se rencontre fréquemment sur les épigraphes africaines; la même particularité se voit sur la lettre H du mot HVIC : la barre séparative part à peu près du milieu des deux montants et s'infléchit à angle presque droit, un peu au-

(1) Elle ne se continua pas, puisque, dès l'année 593, les indigènes vinrent jusque sous les murs de Carthage, qu'ils allaient mettre à contribution, sans le courage et l'adresse de Gennadius. D'ailleurs, les Donatistes ne se tenaient guère tranquilles. — N. de la R.

dessus de leur extrémité inférieure. Cette lettre est un H et non point un M ; si le moindre doute pouvait naître à la lecture, il suffirait de la comparer aux trois premiers M, parfaitement lisibles, que renferme l'inscription. Les D affectent la forme du delta ; le montant de gauche est droit, au lieu d'être incliné, et celui de droite est arrondi à sa base. Le Z du mot ZABI est barré au milieu et ressemble à notre chiffre 3. Le mot DOMNI, de la troisième ligne, ne renferme point de sigle.

L'inscription doit se rétablir ainsi :

« *Aedificata est a fundamentis huic civitas nova Justiniana Zabi sub temporibus Domni nostri piissimi et invictissimi.* »

« Ici a été bâtie, depuis ses fondations, la nouvelle ville de Zabi la Justinienne, sous le règne de notre empereur très pieux et très invaincu. »

Huic est évidemment une corruption de l'adverbe de lieu *hic*.

On dira peut-être que cet adverbe était inutile et que notre inscription rappelle la naïveté de celle-ci :

Ce pont a été fait ici.

Je n'essaierai pas de justifier sa présence par des citations qui sortiraient du sérieux qui convient au sujet et je me bornerai à dire que sa véritable signification me paraît exprimer un regret : *Hic Zabi fuit*.

Cette dernière restitution de l'inscription, bien que ne renfermant pas le nom de l'empereur sous lequel la reconstruction de la ville fut entreprise, ne laisse du moins aucun doute à cet égard ; il me semble incontestable que la nouvelle cité prit le nom de l'empereur alors régnant. Les nombreuses dédicaces que nous fournit l'Algérie nous prouvent assez que les administrateurs, quel que fût leur rang, ne ménageaient pas les hommages au souverain ; et les édiles de Zabi devaient bien un témoignage particulier de reconnaissance à Justinien, au moment où il venait de reconquérir l'Afrique sur les Vandales, de faire sortir les villes de leurs ruines, de consacrer de sommes énormes à leur embellissement et de relever les murailles, que les Vandales avaient partout abattues.

D'ailleurs, l'historien Procope qui, dans le VI^e livre de ses *Edifices*, nous fournit d'intéressants détails sur l'importance des travaux exécutés par ordre de Justinien, nous apprend que la nou-

velle Carthage avait pris le nom de cet empereur et que Vaga avait ajouté au sien celui de l'impératrice Théodora.

La restauration des villes de l'Afrique, commencée par Bélisaire, en 533, et continuée par ses successeurs Salomon et Germain, ne dépassa pas d'abord la Numidie, la première Mauritanie n'ayant été conquise que plus tard.

En effet, au Livre II, chapitre XIX de la Guerre des Vandales, Procope nous fait connaître que Justinien, dans la treizième année de son règne, c'est-à-dire en 539, rappela son neveu Germain et confia de nouveau à Salomon le gouvernement de l'Afrique. Arrivé à Carthage, Salomon donna tous ses soins au rétablissement de la discipline et au recrutement de l'armée, composée alors de soldats de toutes les nations vaincues par les Romains; il compléta l'organisation de l'administration publique, selon les rescrits impériaux du 43 avril 534, et donna une nouvelle impulsion aux travaux de fortification, commencés quelques années auparavant.

Lorsque la tranquillité régna autour de lui, il pensa à prendre une revanche de l'échec qu'il avait éprouvé en 535, lors de son expédition contre le Maure Iabdas, resté indépendant sur l'Aurès et dans les campagnes voisines, et il se prépara à marcher contre lui.

En supposant qu'il fût arrivé à Carthage pendant le printemps de 539, on admettra sans difficulté qu'il ne put pas se mettre en marche avant le printemps de 540, les soins qu'il donna à l'administration du pays l'ayant retenu pendant au moins six mois dans sa capitale et la saison de l'hiver, très rude dans l'Aurès, lui ayant fait un devoir de prudence de laisser les troupes dans leurs cantonnements jusqu'au beau temps. Son départ de Carthage dut donc avoir lieu dans le courant des mois d'avril ou de mai, car il arriva au pied de l'Aurès avant la maturité de la récolte. Cela résulte clairement de ce passage de Procope : « Salomon, au lieu de perdre son temps à assiéger Iabdas (retranché avec une armée de vingt mille hommes dans la place forte de Zerboulé), se porte, aussitôt que les grains sont mûrs, sur la ville de Thamugas (Enchir Timegad), y fait entrer son armée, et, de là, ravage les campagnes. »

L'entrée en campagne de Salomon pourrait être reportée au printemps de l'année 541, si l'on ne tenait compte que des difficultés qui durent l'assaillir pendant les premiers temps de son

commandement; mais, en faisant la part du désir qu'il avait de soumettre un chef énergique contre lequel il avait échoué une première fois, de son activité naturelle, excitée encore par les circonstances; si l'on n'oublie pas qu'il emmenait avec lui de nouvelles troupes et de nouveaux officiers, et qu'il n'eut plus qu'à purger celles d'Afrique des soldats sur lesquels il n'était pas prudent de compter, de ceux surtout qui venaient de prendre part à la conjuration de Maximin, on adoptera sans peine l'année 540 pour celle de son départ.

Mais, suivons le général de Justinien.

Après avoir dévasté les campagnes par le fer et le feu, il monte au fort de Zerboulé, que lui abandonnent les Maures, après trois jours de siège. Il attaque ensuite une autre position très-forte, celle de Tumar, où l'ennemi s'était enfermé. L'armée assiégeante consuma beaucoup de temps devant cette place et y souffrit autant que les assiégés, surtout de la disette d'eau, à tel point que les plaintes des soldats éclatèrent publiquement et compromirent un instant tous les efforts qu'il avait faits pour rétablir la discipline dans l'armée.

Tumar une fois emporté, les Byzantins escaladent la tour Gémienne, bâtie sur un des pics de l'Aurès, dans laquelle Iabdas avait déposé ses femmes et ses trésors. Puis ils relèvent les murs des anciennes forteresses de l'Aurès ou en construisent de nouvelles pour maintenir le pays. Enfin ils font la conquête de la province de Zaba.

Je ferai observer, en passant, que cette province de Zaba ne doit pas être confondue avec le Zab du moyen-âge (1) et de nos jours, qui a pour ville principale Biskra. Procope a soin de nous avertir que le Zaba est situé au-delà de l'Aurès; qu'il se nomme aussi la première Mauritanie et a la ville de Sétif pour métropole. Cette province contenait évidemment toute la région du Sahara central, que nous appelons le Hodna; il est très probable qu'elle tirait son nom de la ville de Zabi.

Je reviens à la marche de Salomon.

On a lieu d'abord d'être surpris qu'il ait fait entrer son armée dans la ville de Thamugas, puisque Procope nous apprend, quelques chapitres plus haut, que les Maures en avaient rasé les murs

(1) Le Zab du moyen-âge s'étendait beaucoup plus vers l'Ouest que de nos jours: ainsi, le Hodna en faisait partie. — N. de la R.

et transporté ailleurs les habitants, complétant ainsi l'œuvre des Vandales, qui s'étaient bornés à en abattre les fortifications. Pourquoi ne se serait-il pas cantonné dans Lambesis, qui n'était qu'à cinq lieues de Thamugas, et aussi rapprochée de l'Aurès que cette dernière ville? Ceci nous dit assez que cette immense ville, dévastée d'abord par les Vandales, avait été plus tard complètement ruinée par les Maures d'Iabdas.

Procope ne donne pas même un souvenir à cette antique et opulente cité. *Sic transit gloria mundi!*

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de destruction qu'accomplissait Salomon autour de Thamugas dut le retenir jusqu'à la première quinzaine de juillet; à cette époque, il ne lui restait plus de moissons à incendier, et il commença à gravir les premières pentes de l'Aurès.

Cinq ans avant, lors de sa première expédition, il ne faisait pas plus de cinquante stades par jour, soit dix kilomètres et demi, les difficultés du terrain n'entravaient pas seules sa marche: les Maures d'alors avaient la manière de combattre des montagnards de nos jours; c'était toujours le même ennemi, voltigeant autour de l'armée, l'excitant par des démonstrations agaçantes, faisant espérer une grande bataille qui n'arrivait jamais, ne hasardant que de légères escarmouches, toujours fuyant et toujours insaisissable.

Ces manœuvres se continuèrent jusqu'à la prise de Tumar. Il faudrait peut-être compter un mois depuis le jour où Salomon quitta Thamugas jusqu'à celui où il se présenta devant cette forte position, et l'on peut induire du récit de l'historien byzantin qu'il dut passer au moins autant de temps pour la réduire, puisque ses troupes, fatiguées de la longueur du siège et des privations qu'elles enduraient furent sur le point de se révolter.

Une quinzaine de jours lui fut encore nécessaire pour se rendre maître de la tour Géminienne, car il ne parvint à la trouver qu'en fouillant les parties les plus inaccessibles des montagnes, ce qui signifie qu'il ne marchait qu'à très-petites journées. Ces explorations l'amènèrent sans doute jusqu'à la chaîne la plus occidentale de l'Aurès, pour s'assurer que le pays était complètement purgé des tribus turbulentes auxquelles il avait servi d'asile.

On peut donc admettre que trois mois s'étaient écoulés depuis son départ de Thamugas jusqu'au moment où il fut maître de toute la contrée montagneuse dans laquelle il venait d'opérer. Mais il ne put pas la quitter encore.

La résistance que lui avaient opposée les forts de Zerboulé et de Tumar lui démontrèrent la nécessité d'occuper militairement l'Aurès pour mettre les campagnes voisines à l'abri des incursions des Maures. Il y fit donc construire des forts, ces *praesidia* si nombreux dans les pays de montagnes, et y laissa garnison.

Il est à présumer que quelques jours lui suffirent pour désigner les emplacements et mettre les travaux en cours d'exécution ou inspecter ceux qui avaient déjà été commencés.

Mais tout cela le reportait à la fin du mois d'octobre ou au commencement de novembre, et, comme les mauvais temps arrivent vite dans cette saison, il dut avoir hâte de gagner une contrée où l'hiver soit moins rude que sur les cimes de l'Aurès.

Le Hodna lui offrait un refuge contre les intempéries de la saison.

Y déboucha-t-il par la ville de Tobna, qui a eu encore de belles pages dans l'histoire arabe; ou bien, pour profiter des derniers beaux jours de l'automne, traversa-t-il les montagnes des Oulad Soltan et vint-il se rejeter dans le Hodna par l'Oued Barika ou par le défilé formé par les pentes méridionales du Bou Thaleb et celles des Oulad Ali ben Sabor?

L'histoire ne le dit pas et cela importe peu pour l'étude que je fais ici.

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que la contrée de Zaba ne pouvait pas présenter d'obstacles aux troupes disciplinées qui venaient de disperser les bandes d'Iabdas. Aucun ennemi n'aurait pu tenir contre elles dans cette immense plaine, et Salomon, s'il la parcourut, le fit plutôt pour encourager les Romains qui avaient habité ses villes et venaient en reprendre possession, que pour y chercher des ennemis à combattre. Ceux qui avaient échappé aux désastres de l'Aurès et qui s'étaient rejetés dans la Mauritanie, n'avaient pu chercher asile que sur les montagnes comprises entre Batna et Sétif ou sur la chaîne du Bou Thaleb.

C'est donc en ce moment, c'est-à-dire à la fin de l'année 540, que les villes du Zaba commencèrent à sortir de leurs ruines, et c'est pendant les premiers mois de l'année suivante, lorsque les travaux de reconstruction étaient déjà assez avancés, qu'a dû être gravée l'inscription qui nous fait connaître la réédification de Zabi.

Il existe à Sétif un monument épigraphique qui doit être contemporain de celui de Msila. Malheureusement, il n'en reste plus qu'une partie, mais celle qui manque peut se rétablir :

ANTIQVAMC. . . .
SOLOMONFORTI. . . (1)

Je n'hésite pas à la compléter ainsi :

Antiquam civitatem Sitifim Solomon fortissimus œdificavit ou munivit.

C'est l'acte qui constate la construction de l'enceinte de 150 mètres de côté sur 120, encore très visible, lorsque nous nous installâmes à Sétif et dont deux faces existent encore : l'une longeant la place Barral (ancienne place du Tremble), l'autre faisant face au marché arabe. Le génie militaire n'a fait que restaurer les parties endommagées par le temps. L'enceinte comprend aujourd'hui l'hôpital militaire, les écuries du génie, etc. Les murs avaient été faits avec soin ; mais on reconnaît sans peine qu'on n'y a employé que des pierres de taille qui étaient sur place ; les assises ne sont pas régulières comme dans les constructions romaines ; les pierres sont mal jointes et un grand nombre avaient déjà appartenu à d'autres monuments.

Procopé nous raconte en ce peu de mots la conquête de la Mauritanie sitifienne : « Salomon rendit tributaire la province de » Zaba, appelée aussi première Mauritanie ; » comme si, dans ce pays, autrefois si peuplé, une pareille conquête n'avait pas fourni quelques détails dignes d'être enregistrés par l'historien courtisan ! Son chapitre des Edifices ne nous dit rien non plus des restaurations que le général de Justinien opéra dans cette province, et ce sont les épigraphes qui nous révèlent que les faveurs de Salomon s'étendirent à toutes les provinces qui venaient d'être réunies à l'empire. Espérons qu'elles nous édifieront un jour sur la valeur de l'inscription rapportée par Ibn Khaldoun (*Histoire des Berbers*, vol. 1^{er}, p. 234, vol. 2^e, p. 540, traduction de M. le baron de Slane),

(1) Cette inscription, en caractères hauts de 0 m. 26, est gravée sur une pierre haute de 0 m. 60. La partie droite est cassée. Au commencement de la première ligne, il y a une croix. — Note de la Rédaction.

de laquelle il résulterait que ce général serait allé jusqu'à la Mina, et probablement de là jusqu'à Arzeu.

Maintenant que j'ai déterminé d'une manière à peu près certaine la date du monument épigraphique de Msila, il me reste à dire quelques mots des ruines d'où il a été tiré.

A Msila, il n'y a pas le moindre vestige de construction romaine, ni dans la ville ni dans les jardins. Les nombreuses pierres de taille que l'on y remarque proviennent des ruines de Bechilga, situées à trois kilomètres à l'Est, chez les Souama, à la limite des cercles de Bordj Bou Areridj et de Bou Saâda. Elles sont répandues sur une superficie d'environ 1,000 mètres de l'Est à l'Ouest, et de 100 à 300 mètres du Nord au Sud. Rien n'y reste plus debout, on n'y rencontre que des murs au ras de terre; les grosses pierres, les futs de colonnes et les chapiteaux ont été transportés à Msila; je dirai tout-à-l'heure à quelle époque et dans quelles circonstances.

Une large rue traversait la ville dans le sens de sa longueur et d'autres la croisaient du Nord au Sud; quelques-unes, au côté Est sont visibles encore d'après les restes des constructions qui les bordaient; là se dessine aussi sur le sol la configuration d'un bâtiment qui devait avoir une destination spéciale: il représente une croix dont les deux bras, peu allongés, formaient de chaque côté, en s'arrondissant, un appartement demi-circulaire; il était trop petit pour une basilique, car il n'aurait pas contenu cent personnes.

A l'extrémité opposée, c'est-à-dire au Nord-Est, il devait y avoir des fabriques de poteries, à en juger par les nombreux débris épars sur le sol; j'en ai recueilli quelques fragments en terre rouge d'une très grande finesse; ils sont ornés de dessins délicats et de bon goût; la terre était tirée probablement de deux petites buttes qui sont à environ 300 mètres au Sud. L'inspection des lieux fait supposer que les fours étaient dans la terre, car les débris de poteries et les excoriations se voient sur le versant du léger mamelon sur lequel était bâtie la ville, en trois endroits, séparés les uns des autres par une distance d'environ vingt-cinq mètres, mais placés sur la même ligne. Des fouilles, même peu profondes, donneraient des résultats satisfaisants.

Les carrières devaient être éloignées; peut-être étaient-elles au pied de la montagne des Aïad, c'est-à-dire à quatre lieues; aussi les pierres de taille n'avaient pas été prodiguées dans les construc-

tions de Zabi ; les Romains les avaient réservées pour les monuments et avaient employé, pour les bâtiments de moindre importance, les cailloux roulés, seules pierres que l'on trouve dans cette partie du Hodna et les seules aussi qui couvrent aujourd'hui l'ancien emplacement de Zabi.

Il n'y a point de sources aux environs de Bechilga, et la terre reste stérile si elle n'est pas arrosée pendant la saison des chaleurs. Pour donner la vie à ces vastes campagnes, les Romains y avaient amené les eaux de l'Oued Ksob, qui prend le nom de Oued Msila, au point où il débouche dans le Hodna.

A environ 1,500 mètres en amont de Msila, ils avaient construit un immense barrage de plus de dix mètres de hauteur, dont on voit encore les débris dans la rivière. Un conduit venait y aboutir sur chaque rive et portait les eaux au loin. Celui de la rive droite, qui n'avait pas moins de quatre mètres de largeur près de la rivière, peut être suivi encore sur un parcours de 300 mètres, puis toute trace disparaît et on ne le retrouve plus qu'à six kilomètres plus loin, au Sud-Ouest de Msila.

Le conduit de la rive gauche est apparent sur un grand nombre de points et l'on peut le suivre encore d'un bout à l'autre ; il allait aboutir au côté Sud de Zabi, s'étendait bien au-delà de la ville et fécondait toutes les terres comprises entre la ville, l'Oued Msila et le grand Chot du Hodna ; on peut apprécier par les jardins actuels de Msila ceux qu'avaient dû créer les Romains dans ces riches campagnes, car les villas arrivaient presque jusqu'au Chot, sur un développement d'environ dix kilomètres carrés.

Les matériaux employés dans la construction des conduits consistent, comme à Bechilga, en cailloux roulés et en quelques moellons peu nombreux.

Voilà tout ce qu'il reste aujourd'hui des grands travaux exécutés à Zabi par nos devanciers.

A quelle époque la ville fut-elle rasée de nouveau et ses débris furent-ils transportés à Msila ?

La première de ces questions ne peut se résoudre que par induction. Les Maures des montagnes qui hordent le Hodna durent se soulever bien des fois pendant la période byzantine et il pourrait se faire qu'ils eussent accompli eux-mêmes l'œuvre de démolition. Dans tous les cas, je ne pense pas que Zabi ait résisté à la destruction générale qu'ordonna, à la fin du VII^e siècle, la reine de l'Aurès, la Kahéna, qui commandait alors aux anciennes peu-

plades d'Iabdas, et couvrit de ruines tout le pays qui s'étend de Tripoli à Tanger, d'après les historiens musulmans (1).

Ce qui est certain, c'est qu'en 927, Zabi n'existait plus, car, à cette époque, Habou Cacem el-Caïm, fils du sultan fatimide Obéid Allah, de retour de son expédition dans le Maghreb, fonda Msila, sous le nom de Mohammedia, et, si Zabi avait été encore debout, Habou Cacem ne se serait pas donné la gloire de bâtir une nouvelle ville à trois kilomètres de l'ancienne, à la seule fin, sous prétexte de maintenir le pays, de créer un pachalick à son lieutenant Ibn Hamdou, dit El-Andeloci.

Huit ans après, Msila dut fournir à Ziri ben Menad des ouvriers pour bâtir Achir (Titteri) et une partie de ses habitants pour le peupler.

En 1008, le fondateur de l'empire hammadite de Bougie rasa Msila, dont il transporta les habitants à La Calâ. Une nouvelle population en releva les murs, qui furent abattus pour la deuxième fois, soixante ans plus tard par les Zenata. La ville fut reconstruite, mais elle fut saccagée et ses murailles renversées, vers 1330, par le sultan hafsîde Abou Yahya Abou Bekr, qui venait de purger la vallée de l'Oued Sahel des Abd el-Ouadites, qui la rançonnaient depuis plusieurs années. Les maisons sortirent encore une fois de leurs ruines, mais l'enceinte ne fut plus relevée. On sait, du reste, que toutes les constructions de Msila sont en briques de torchis séchées au soleil.

Ce que je viens de rappeler de l'histoire de Msila suffit pour expliquer comment y sont arrivés les nombreuses pierres de taille et les fûts de colonnes que l'on y trouve. Les Arabes et les Berbers des siècles passés avaient un certain amour des grandes choses que n'ont plus ceux de notre époque, et, sans doute aussi, étaient-ils plus ingénieux pour mouvoir les blocs qu'ils ont tirés de Zabi. Dans une localité où les pierres sont rares, les Arabes du X^e siècle ne pouvaient pas exécuter ces travaux imposants dont nous admirons encore les ruines à Tlemcen et à Bougie; mais du moins ils utilisèrent les matériaux qui étaient à leur portée. Ceux qui vinrent après eux suivirent leur exemple; ils employèrent les matériaux qu'ils trouvèrent sur place et finirent même par épuiser les ruines de Bechilga.

(1) Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbers*, vol. 1^{er}, p. 214, et à la suite, En-Nowéiri, p. 341, traduction de M. le baron de Slane.

Aussi, si l'on veut maintenant se faire une idée de l'importance des constructions de Zabi, étudier le goût et l'art qui y présidèrent, et leurs époques, il faut parcourir les rues de Msila, pénétrer dans toutes les maisons et fouiller dans tous les coins : les montants des portes, les impostes, les piliers qui supportent les terrasses des galeries ; les chapiteaux et les fûts de colonnes, en nombre incroyable, que l'on voit dans les mosquées de la ville, tout cela provient des ruines de Bechilga. Mais tout cela a été entassé sans ordre et sans goût ; dans telle mosquée, une belle colonne torse repose sur un chapiteau resté inachevé, tandis qu'à côté une autre colonne est coiffée d'une base d'un diamètre beaucoup plus grand.

Au milieu de ce fouillis et de ce désordre, quelques beaux chapiteaux d'ordre corinthien rappellent les bonnes époques de l'art, mais tout le reste accuse la décadence et le ciseau des ouvriers byzantins. Cependant, tels qu'ils sont et par la raison qu'ils sont très nombreux, ces débris prouvent que Zabi eut encore des jours de prospérité dans les derniers temps de la domination romaine.

Je n'ai pas rencontré à Msila, bien que j'aie visité ses dix-sept mosquées et la moitié de ses maisons, d'inscription latine autre que celle que j'ai rapportée plus haut. Toutefois, dans la maison du sieur Toumi ben Safar, j'ai remarqué une autre pierre, servant également de pilier, sur laquelle sont taillées deux rosaces assez élégantes et le monogramme du Christ.

Enfin, dans la première pièce de la maison du cheikh Lakhdar ben Boudjemelin, sur une pierre carrée, placée en forme de banc, j'ai copié l'inscription suivante en caractères libyco-berbers ; elle se recommande d'une manière toute particulière à M. le docteur Judas qui, jusqu'à présent, a seul, je crois, le privilège de nous expliquer les épigraphes de cette nature (1).

(1) Faute de caractères spéciaux, nous décrivons ainsi cette inscription qu'il sera facile de rétablir, vu qu'elle ne se compose que d'éléments rectilignes ; notez que nous la décrivons de gauche à droite :

1^{re} ligne. Deux verticales parallèles, qu'une horizontale coupe au milieu à angle droit, en les débordant ; une verticale, la lettre *n*, selon M. Hanoteau ; un carré, la lettre *r*, selon le même ; une verticale coupée à angle droit par une horizontale, la lettre *t*, selon le même ; deux verticales, la lettre *l*, selon le même ; deux horizontales parallèles ;

Pour terminer cette Notice, je vais essayer de fixer la position d'une localité dont l'*Itinéraire* d'Antonin nous a conservé le nom et qui se trouvait sur la grande voie de communication qui reliait les provinces extrêmes. Je veux parler d'Aræ.

L'*Itinéraire* donne les distances suivantes :

De Zabi à Aræ, XVIII milles, soit 27 kil. en nombre rond ;

D'Aræ à Tatilti. XVIII — 27 —

Quelques éditions portent la distance de Zabi à Aræ à XXX milles ; ce nombre est inadmissible, car il conduirait au-delà de Tatilti, dont l'identité avec Tarmount est bien établie.

La distance, en ligne droite, de Bechilga à Tarmount est de 38 kilomètres, et l'*Itinéraire* en compte près de 54. La route devait donc s'écarter ou vers le Nord ou vers le Sud ; un écart vers le Nord l'aurait rejetée sur les versants méridionaux des montagnes de l'Ouannougha, d'où elle n'aurait pu se continuer qu'à travers des difficultés de terrain très considérables. Il est donc plus naturel et plus raisonnable de supposer qu'elle suivait la plaine.

Je dirigeai donc mes recherches vers le Sud-Ouest de Bechilga et, à la distance d'environ six lieues ou six lieues et demie, je trouvai une colline un peu plus grande que celles qu'offre le Hodna, s'allongeant de l'Est à l'Ouest, sur une longueur d'environ 300 mètres et toute couverte de pierres. Ces pierres sont disposées en ordre circulaire, comme celles qui entourent les tentes arabes et elles m'indiquaient l'ancien campement d'une fraction de tribu plutôt que les restes de constructions romaines. A l'extrémité Ouest de la colline et sur le point le plus élevé, je découvris des blocs taillés qui me conduisirent à une tour carrée de cinq mètres de côté dont les assises existantes ne dépassent pas le niveau du sol.

2^e ligne. Deux verticales surmontées d'une horizontale, la lettre *d*, selon le même ; un carré irrégulier, *r* ? deux verticales ou *l* ; un < couché, la pointe à gauche, *γ* ? deux horizontales ; idem.

3^e ligne. Deux verticales surmontées d'une horizontale, *d* ; deux horizontales parallèles : une verticale coupée à angle droit par une horizontale, *t* ; deux verticales surmontées d'une horizontale, *d*.

4^e ligne. Un carré, *r* ; un < couché, *γ* ?

5^e ligne. Une verticale coupée à angle droit par une horizontale, *t*.

En avant de la troisième ligne, une verticale abaissée de gauche à droite. — N. de la R.

Probablement, avant que cette tour fût écroulée, les indigènes en avaient creusé le sol à l'intérieur pour en retirer l'inévitable trésor que toute ruine romaine recèle; le trou a été comblé par les pierres, qui se sont peu à peu détachées du monument, et, comme je n'avais aucun moyen de soulever ces blocs pour rechercher les inscriptions qu'ils peuvent contenir, je dus borner mes investigations aux études que je pouvais faire sur le sol. Les pierres sont d'un grès jaunâtre et tendre; elles n'ont pas résisté aux injures du temps; partout les arêtes ont été entamées et les traces du ciseau emportées. Des fouilles seules pourraient nous faire connaître s'il y avait eu ou non, à l'Est de la tour, une ville antique.

L'endroit où je me trouvais est situé entre l'Oued Biada et l'Oued El-Lahm ou Oued Chellal, à environ 6 kilomètres au Sud de la route de Msila à Aumale, et à 24 kilomètres au Sud-Ouest de Tarmount. Anciennement, les champs environnants devaient être arrosés au moyen d'une dérivation des eaux de l'Oued Chellal.

Les indigènes appellent cet endroit Kherbet es-Senam, la ruine de l'idole, signification qui a une parenté réelle avec celle de Aræ (1).

Ainsi, les distances de Kherbet es-Senam à Bechilga et à Tarmount, qui s'accordent, à 2 kilomètres près, avec celles que donne l'Itinéraire de Aræ à Zabi et à Tatilti; la signification du nom latin, qui se retrouve à peu près dans celle du nom arabe, et ces considérations que la route de Zabi à Tatilti devait passer par la plaine et non par les montagnes et qu'il n'y a pas d'autres ruines aux environs du Kherbet es-Senam, toutes ces circonstances me font croire que cette ruine est celle de l'ancien poste romain Aræ.

A. POULLE,

Vérificateur des Domaines.

(1) Le nom de *Senam* ou *Esnam* est donné à un très grand nombre de ruines romaines par les indigènes, qui prennent tout pour des idoles, même ces pierres restées debout et provenant des chaînes de pierres de taille entre lesquelles on plaçait le blocage des murailles antiques. Il ne faut donc rien conclure de cette désignation, quant à la synonymie d'Aræ. — N. de la R.